

Philippe GARDES

L'oppidum d'Esbérous à Eauze (Gers) : apport des recherches récentes 17

Situé à quelques kilomètres au nord d'Eauze, l'oppidum d'Esbérous a fait l'objet de recherches de terrain entre 1996 et 2002. Le site correspond à un double éperon barré par une fortification complexe, encore aujourd'hui bien conservée, enfermant une superficie de 22 ha. Des sondages et une fouille ont révélé l'existence d'un habitat structuré associé à des zones d'activités artisanales, datables entre la fin du II^e et la première moitié du I^{er} siècle avant notre ère. L'occupation se poursuit ensuite à la fin du I^{er} siècle avant notre ère, avant l'apparition de l'architecture maçonnée au début du siècle suivant. Malheureusement les vestiges de cette période ont souffert des travaux agricoles. Le site semble définitivement abandonné dans les années 30-40 de notre ère, sans doute au profit de la nouvelle ville romaine d'*Elusa*, située au pied de la ville actuelle, au lieu-dit Cieutat.

Frédéric VEYSSIERE, Pierre MARTY et Aline BRIAND

La pars rustica de la villa de la Ville à Cornebarrieu (Haute-Garonne) 43

Un petit édifice thermal appartenant à une *villa* précoce ainsi que des vestiges (chemin, clôture, bâtiments agricoles, greniers, et enclos) de la *pars rustica* d'une *villa* du I^{er} siècle de notre ère ont été mis au jour au lieu-dit la Ville à Cornebarrieu, lors des opérations de fouilles archéologiques préventives réalisées par l'Inrap, liées à l'aménagement de la ZAC Les Monges/Croix du Sud, dans la vallée de l'Aussonnelle au nord-ouest de Toulouse. Le site livre ainsi un excellent exemple du commerce garonnais sur la longue durée, au moins depuis la fin du II^e siècle avant notre ère jusqu'au début du II^e siècle de notre ère.

Catherine VIERS

Les remplois antiques des cathédrales de Saint-Lizier : les éléments d'un mausolée turriforme 65

La cité antique et médiévale de Saint-Lizier est implantée sur un piton calcaire surplombant un étranglement de la vallée du Salat et constitue de ce fait une porte entre la basse et la haute vallée. Située à moins de 2 km de Saint-Girons, elle est aujourd'hui surtout réputée pour les fresques médiévales de ses deux églises, et pour son cloître roman. Sa situation en fait par ailleurs une étape pour les pèlerins des chemins de Saint-Jacques de Compostelle. Le palais des évêques, protégé à l'intérieur de l'enceinte de l'Antiquité tardive qui est édifiée au sommet du village complète ce tableau historique. Disséminés dans le village et plus particulièrement dans les maçonneries des deux églises, des blocs d'architecture antiques attirent le regard. Leur étude a permis de proposer la reconstitution d'un mausolée de type turriforme.

Jean-Luc BOUDARTCHOUK et Vincent GENEVIÈVE

À propos de l'article de J. Żelazowski et R. Żukowski, « Deux plats en argent de l'antiquité tardive au Musée National de Varsovie » : quelques données complémentaires 81

Deux plats en argent du Bas-Empire découverts fortuitement à Toulouse avant 1852, rue du Fourbastard, ont fait l'objet d'une publication majeure, en 2005, dans la revue polonaise *Archeologia*. Les auteurs y renouvellent totalement nos connaissances relatives aux deux objets, conservés au Musée national de Varsovie, alors qu'on les croyait perdus. Ils présentent une série d'études, d'analyses et d'hypothèses qui font ici l'objet de nouvelles discussions et de compléments relatifs notamment aux circonstances de la découverte, au multiple d'or serti dans un des plats et à la lecture de l'inscription qui l'entoure - + THAUMASTUS AGRECIO -, enfin au contexte de thésaurisation et d'enfouissement des objets. Les plats, découverts au n° 2 rue du Fourbastard, ont sans doute été découverts dès 1844 et sont demeurés « cachés » par la famille de l'inventeur pendant presque dix ans. L'exceptionnel multiple en or de Théodose II inséré dans un des plats paraît avoir été frappé vers 430, mais a pu être serti sensiblement plus tard. L'inscription, plutôt que de témoigner d'une dédicace, semble devoir être lue comme le nom du propriétaire de l'objet, nom à consonance « grecque » marquée. Ces deux objets, qui pourraient être de fabrication contemporaine et provenir de la *pars orientalis*, sont difficilement datables avant la fin du V^e siècle ; leur enfouissement pourrait être en lien avec l'histoire chaotique de *Tolosa* au siècle suivant.

Gilles SÉRAPHIN

Premières croisées d'ogives en Quercy et Périgord méridional : quelques jalons chronologiques 97

La chronologie des édifices contemporains des premières expériences « gothiques » aux limites de l'Aquitaine et du Midi toulousain est mal assurée. Les points de vue sur cette question sont controversés. Quelques rares édifices bien datés par les textes permettent de proche en proche de recaler, par comparaison, la datation d'édifices moins bien renseignés. Le croisement des indices stylistiques fournis par l'architecture, les techniques et la modénature suggère de nouvelles hypothèses quant à la chronologie des édifices marquants de l'intervalle milieu XII^e-milieu XIII^e entre Périgord, Limousin et Quercy. De nouveaux schémas évolutifs peuvent dès lors être esquissés pour décrire la diffusion des croisées d'ogives dans cette période et dans cette région. Les principales églises étudiées dans l'article sont celles d'Obazine et Saint-Martin de Tulle en Corrèze, Saint-Amand-de-Coly et Paunat en Dordogne, Rocamadour, Saint-Sauveur de Figeac et Rudelle dans le Lot.

Patrice CABAU et Anne-Laure NAPOLÉONE

Quelques tours du Bourg médiéval de Toulouse, au Cloître Saint-Sernin 125

Qui veut étudier l'architecture civile du Moyen Âge central à Toulouse se heurte à une double difficulté : la disparition de la presque totalité des constructions privées des XIII^e et XIV^e siècles, l'absence quasi absolue d'édifice particulier antérieur, explicable celle-ci par l'ampleur des destructions ordonnées au temps de la croisade contre les « Albigeois », en 1215 et 1216. On se trouve ainsi réduit à pratiquer une « archéologie du détruit », fondée sur l'étude de textes d'archives et de documents graphiques. Ces types de sources permettent d'évoquer plusieurs tours situées dans le Bourg de Toulouse, à l'intérieur de l'enclos, « cloître » ou Cloître de Saint-Sernin. Pour le XII^e siècle, une série de chartes permet de suivre les mutations féodales relatives à une « tour » qui s'élevait au sud-ouest de l'actuelle place Saint-Sernin. Pour le XIII^e siècle, dans le même secteur, un acte mentionne une autre tour, vendue en 1225, et plusieurs dessins ou gravures représentent une tourelle qui a subsisté jusque dans les années 1861-1885. Par ailleurs, deux autres tours médiévales paraissent avoir existé dans le Cloître Saint-Sernin.

Diane JOY et Maurice SCELLÈS

L'église Saint-Pierre - Saint-Phébad de Venerque (Haute-Garonne) 141

L'abbaye mentionnée en 817 était un établissement modeste qui fut rattaché avant 1080 à l'abbaye de Saint-Pons-de-Thomières, dont elle devint un simple prieuré. La rénovation du monastère, soutenue par l'arrivée des reliques de saint Phébad, se traduit par la reconstruction des parties orientales de l'église, que le décor sculpté des chapiteaux, très proche de celui de Saint-Sernin de Toulouse, situe dans les deux premières décennies du XII^e siècle. L'abside polygonale se signale par son arcature intérieure à arcs en mitre, exceptionnelle dans l'architecture romane. Elle a en outre conservé sa couverture de briques. Les parties romanes de l'église sont classées Monument historique dès 1840 grâce à l'intervention d'Alexandre Du Mège, qui dirige la restauration du chœur et des chapelles avec une intention archéologique affirmée. Son projet pour la nef est en revanche une invention « troubadour » : refusé, il est repris dans les années 1890 par Pierre Joseph Esquié qui ajoute à la tour-clocher crénelée un appareil militaire factice, transformant Saint-Pierre de Venerque en un modèle d'église fortifiée du Moyen Âge.

Lisa BARBER

Les plates-tombes de Narbonne gravées avec effigie du défunt 161

Dans la cathédrale de Narbonne et dans les musées de la ville on trouve plusieurs dalles gravées à l'effigie du défunt qui n'ont pas encore été bien étudiées, et dont l'étude pose en effet des problèmes. La plus ancienne date peut-être du milieu du XIII^e siècle, la plus moderne du XVI^e siècle, et chaque dalle est différente. Elles sont examinées dans cet article. Trois dalles du Moyen Âge restent anonymes, une dalle d'un archevêque du treizième siècle commémore probablement ou bien Jacques de Nigri, mort en 1259, ou bien l'archevêque Maurin, mort en 1272. Deux dalles montrent l'effigie d'un dominicain, et l'un a pu être identifié : Nicolas de Montmorillon, mort en 1279, l'autre dalle, malheureusement anonyme, montre deux anges qui couronnent et encensent le défunt. Les deux dalles du XVI^e siècle commémorent le médecin Pierre Olardi et le juge Pierre Delort.

Jean CATALO

La céramique de la fin du Moyen Âge du site « Métro, les Carmes » à Toulouse 179

La fouille préventive urbaine de la station de métro « Carmes » à Toulouse, réalisée en 2003, a livré d'importants échantillons de céramique médiévale. Ces rejets de consommation, essentiellement issus de latrines successives, permettent de dresser un tableau du vaisselier toulousain de la fin du Moyen Âge. La typologie de ce vaisselier est proposée en trois phases chronologiques représentant des assemblages différents. Ce site a également offert la possibilité d'apprécier la place des importations extra-régionales, et l'existence d'une production locale décorée en vert et brun.

Bernadette SUAU

La maison du Temple à Toulouse : un site méconnu 203

Alors que les templiers jouissent un peu partout d'un prestige légendaire, leur présence à Toulouse n'a, jusqu'à ce jour, fait l'objet d'aucune étude d'ensemble. Il est vrai que, contrairement aux hospitaliers, ils n'y ont laissé que peu de vestiges archéologiques visibles. Cet article n'a pas la prétention de pallier cette lacune : il entend surtout réunir la documentation archivistique et figurée permettant de retracer l'histoire de la maison du Temple de Toulouse des origines à la Révolution. Édifiée, dès la fin du XIII^e siècle, sur les bords de Garonne, et proche des remparts antiques, elle fut détruite en grande partie pendant la croisade dite des Albigeois (début XIII^e siècle). Les templiers ne devaient guère, par la suite, profiter longtemps du *palatium novum* qu'ils venaient de reconstruire. Après la suppression de l'Ordre (début XIV^e siècle), la maison du Temple devint possession des hospitaliers, qui y fondèrent un hôpital des Pauvres, supprimé vers 1530. Elle abrita alors l'éphémère collège du Temple, avant de devenir, à l'époque moderne, l'une des auberges de la ville. Vendus comme bien national, ses bâtiments furent rachetés et en grande partie reconstruits et aménagés pour le couvent des religieuses de la Visitation, et ils sont aujourd'hui occupés par les *Jardins d'Arcadie*, résidence qui accueille des personnes âgées. Pendant plus de huit siècles, la fonction caritative et religieuse de l'établissement installé sur le site choisi par les templiers s'est presque toujours maintenue.

Daniel CAZES

Une tête « antique » du Musée Saint-Raymond, œuvre du sculpteur François du Quesnoy (1597-1643) ? 239

Une tête en marbre représentant Niobé, copie d'après celle du célèbre groupe sculpté des Niobides criblés de flèches de la Villa Médicis, aujourd'hui au musée des Offices à Florence, est entrée dans les collections du musée des Antiques de Toulouse en 1832. Cette splendide sculpture, très admirée aux XIX^e et XX^e siècles dans les galeries de ce musée, n'est en fait pas antique et a été désignée comme une œuvre du grand sculpteur actif à Rome de 1618 à 1643 François du Quesnoy.

Guy AHLSELL DE TOULZA et Pierre FUNK

Le château de Reynerie au temps de Guillaume Dubarry 249

En octobre 2008, la Ville de Toulouse a acheté aux enchères publiques le château de Reynerie et la partie du parc qu'elle ne possédait pas encore. Cette demeure, qui fut construite de 1781 à 1783 par Guillaume Dubarry, est un chef-d'œuvre d'équilibre et de raffinement dont nous ne connaissons malheureusement toujours pas l'architecte. La découverte, dans les papiers des anciens propriétaires d'un inventaire dressé le 31 janvier 1794 des effets et du mobilier de Reynerie nous permet de connaître très précisément le décor et les aménagements de l'un des plus beaux domaines toulousains à la veille de la Révolution. Ce texte sera très utile pour l'étude de la restauration du château, dont les dispositions sont restées intactes jusqu'à nos jours.

Christian MANGE et Dominique WATIN-GRANDCHAMP

L'église néo-romane de Saint-Paul-Cap-de-Joux et son décor peint par Bernard Bénézet 273

Financée, en majeure partie, par les familles légitimistes locales, la construction de la nouvelle église paroissiale de Saint-Paul-Cap-de-Joux illustre la reconquête catholique sur les terres tarnaises dans la seconde moitié du XIX^e siècle. En 1854, c'est le projet de l'architecte Émile Loupot qui est retenu. Créateur talentueux d'églises néo-médiévales, il

propose un édifice ambitieux dont la réalisation connaît de nombreux aléas. En 1862, l'église est encore dépourvue de couverture. L'architecte diocésain Guillaume Aurignac prend le relais de Loupot, sur le chantier, en 1869. Une délibération communale de 1878 nous apprend que « la peinture de l'église » est en train d'être réalisée. L'artiste retenu est le peintre toulousain Bernard Benezet (1835-1897) qui réalise là un ensemble de peintures murales remarquables à plus d'un titre. Le programme iconographique, respectant le vocable de l'église, développe dans le chœur un cycle consacré à saint Paul, à la voûte *La conversion sur le chemin de Damas*, sur les parois *Le voyage de saint Paul* et *La prédication à Athènes*. De manière originale, deux figures allégoriques placées au centre du chœur, *Les Persécutés* et *Être doux*, commentaires savants du paulinisme, viennent compléter les scènes historiées. Si l'artiste réalise dans la chapelle du Sacré-Cœur une somme toute très convenue *Apparition de Jésus à Marguerite-Marie Alacoque*, il propose dans la chapelle de la Vierge une décoration exceptionnelle, composée d'une *Annonciation* et, à la coupole, d'un *Couronnement de Marie*, caractéristique du système plastique déployé sur les murs de l'église : la formule, réussie ici, a pour ambition de faire une synthèse subtile entre deux époques historiques, le Moyen Âge et la Renaissance. Le fidèle ou le visiteur a l'impression, devant l'ange sublime de l'*Annonciation*, de se retrouver en contemplation devant une mosaïque à Ravenne, d'être projeté en plein art byzantin... sous le soleil de Saint-Paul-Cap-de-Joux.

Bulletin de l'année académique 2009-2010 287

Les procès-verbaux des séances de la Société rendent compte de ses différentes activités, reproduisant en particulier les discussions qui suivent les communications, que celles-ci soient publiées ou non dans les *Mémoires*. On y trouvera aussi des informations sur des fouilles archéologiques, des restaurations en cours ou des découvertes diverses à Toulouse et dans la région ainsi que des comptes rendus et des notes variées : *Les peintures monumentales de l'église Saint-Pierre et Saint-Paul de Touloungues (Aveyron)* ; *Un cabinet du XVII^e siècle au château de Piquecos (Tarn-et-Garonne)* ; *Le portail de la maison de l'Inquisition (1551)* ; *Techniques de construction des premières voûtes d'ogives du Quercy* ; *L'église paroissiale d'Aignan (Gers)* ; la « rénovation » de l'immeuble du Père Léon ; *Quelques remarques sur la culture picturale du Breviari d'Amor de Matfre Ermengaud de Béziers dans les enluminures toulousaines du XIV^e siècle* ; *Deux portails gothiques « en chantier » : Rodez (cathédrale) et Villefranche-de-Rouergue (collégiale)* ; l'acquisition récente de quatre dessins actuellement présentés au Musée Paul-Dupuy ; *La « Notice des dignités » et le Sud de la Gaule : questions de chronologie...*